

## **Enseigner la sociologie à l'université aujourd'hui, à qui et comment ?**

(Article paru dans *Cellule Gris*, n°4, en septembre 1998)

Fijalkow Yankel  
Soulié Charles

Si la réflexion sociologique se trouve condamnée à faire sa propre sociologie, elle ne peut faire l'économie d'une étude des conditions réelles de sa diffusion dans le monde social et plus particulièrement dans le monde académique. Ainsi peut-on rapidement situer la réflexion qui s'est imposée aux nouveaux enseignants chercheurs de sociologie à l'Université de Rouen que nous sommes, issus d'un établissement parisien de troisième cycle (l'E.H.E.S.S.), et confrontés à une population de D.E.U.G. différente de celle qu'ils ont connue au début des années 1980, tant du fait de l'avènement de "l'université de masse", que du contexte local de la Haute Normandie avec ses bassins ouvriers marqués par la désindustrialisation, la précarité et le chômage. Le malaise ressenti par nous, ainsi que bon nombre de collègues, devant les cours d'amphithéâtre a stimulé notre volonté d'en savoir plus. De quoi sont donc composées les foules qui nous font face ? Comment le message sociologique, que nous sommes chargés de leur diffuser, est-il reçu ? Qu'est-ce que ces étudiants comptent faire professionnellement de leurs études de sociologie ? Pourquoi sont-ils ici plutôt qu'ailleurs ? Bref, pourquoi la sociologie plutôt que l'économie, le droit, l'I.U.T ou la philosophie par exemple ? Ce sont là quelques-unes des questions qui ont motivé nos investigations mêlant l'approche morphologique, la réalisation d'entretiens et l'observation de terrain.

Le texte qui suit présente une première synthèse<sup>1</sup> de ces différentes approches de la population étudiante et il se conclut par une réflexion pédagogique. Nous mobiliserons les données produites annuellement par l'Observatoire de la Vie Etudiante de l'université, ainsi que des informations issues du fichier des inscriptions. Par ailleurs, une expérience d'enseignement a contribué à dynamiser notre réflexion pédagogique, ainsi qu'à nous offrir les moyens de lancer un travail de terrain. En effet, il existe au département de sociologie de Rouen, et ce au niveau de l'année de Licence, un système original d'ateliers, où les étudiants, réunis par groupe de dix sous la direction d'un enseignant, mènent tout au long de l'année universitaire une recherche, donnant lieu en fin d'année à la rédaction d'un rapport et à une présentation lors d'un mini colloque. Ayant eu la chance de piloter deux de ces ateliers, nous avons dans le premier fait travailler par voie d'interviews, les étudiants sur les trajectoires sociales et scolaires de leurs camarades, ainsi que sur leurs objectifs professionnels. Une trentaine d'entretiens ont été réalisés. Le second atelier s'est intéressé à leurs pratiques de lecture en utilisant un questionnaire élaboré en cours. Au travers de ces enquêtes les étudiants<sup>2</sup>, tout comme leurs enseignants, ont pu entamer un véritable travail de socio-analyse collective empiriquement fondé.

### **Principales données morphologiques**

En 1997/1998, le Département de sociologie de Rouen comptait près de 900 étudiants inscrits pour la moitié en D.E.U.G, pour plus d'un quart en second cycle (Licence/Maîtrise) et le reste en D.E.S.S, D.E.A et Doctorat. Afin de comparer le recrutement de la sociologie avec celui des autres disciplines et facultés de l'université de Rouen, nous avons utilisé les travaux produits par l'Observatoire de la Vie Etudiante. Première caractéristique, les étudiants en sociologie sont aujourd'hui majoritairement des femmes. En effet, on trouve 63% de femmes dans cette discipline<sup>3</sup>, alors qu'il y en a 55% en médecine, 54% en économie, A.E.S, 46% en Droit et 38% en sciences. Or souvenons-nous, la sociologie étaient majoritairement masculine dans les années 60.

Si l'on s'intéresse maintenant au recrutement scolaire, c'est-à-dire en terme de Baccalauréats de la discipline, on remarque que la proportion de Baccalauréats techniques, dont on connaît le recrutement populaire, est particulièrement élevée en premier cycle en sociologie, mais aussi en économie, droit et A.E.S. La sociologie accueille donc au niveau du premier cycle une forte proportion de Baccalauréats techniques, dont beaucoup d'ailleurs ne poursuivront pas leurs études dans cette discipline. En effet, ces bacheliers forment 34% de la population en D.E.U.G 1, 13% de celle de Maîtrise et sont complètement absents au niveau du 3<sup>em</sup> cycle.

En fait, le type de Baccalauréat possédé au sortir du lycée (auquel est associé d'ailleurs un degré variable de féminisation) détermine grandement l'orientation ultérieure des nouveaux bacheliers dans le supérieur. Comme on peut s'y attendre, les bacheliers littéraires, qui sont essentiellement des femmes, sont proportionnellement plus nombreux en lettres, les bacheliers scientifiques, majoritairement masculins, en sciences, médecine, voire en S.T.A.P.S, tandis que le Baccalauréat économique et social, dont le recrutement sexuel est plus équilibré que les deux premiers,<sup>4</sup> conduit d'abord en économie, A.E.S, Droit, et enfin sociologie, notamment pour les filles. Bref, on retrouve ici la division classique entre l'économique et le social, cette opposition recouvrant ensuite une opposition sexuelle.

En fait, tout se passe ici comme si la sociologie accueillait la frange la plus féminine du Baccalauréat économique et social, notamment celle que rebute le côté mathématique des études d'économie<sup>5</sup>. La sociologie se rapprocherait de la psychologie, discipline encore plus féminisée, et jugée généralement plus « humaine », et donc plus « molle », que le droit ou l'économie. A l'inverse, ces dernières apparaissent comme des disciplines plus temporelles, c'est-à-dire plus proches du pôle du pouvoir, qui comme chacun le sait est une spécialité plutôt masculine. Bref, entre les disciplines académiques et à l'intérieur même de chaque discipline et en fonction de leurs subdivisions internes, on voit fonctionner la division sexuelle du travail la plus traditionnelle. C'est ainsi qu'à Rouen, la Licence de sociologie mention économie compte une proportion d'hommes nettement plus importante que la Licence de sociologie mention générale.

Afin de compléter rapidement, mais par le haut, ce tableau relatif à l'orientation post Baccalauréat des nouveaux bacheliers, on peut ajouter aussi que pour les bacheliers les plus dotés, c'est-à-dire avec mention, ou titulaire d'un Baccalauréat prestigieux, existe aussi la filière

parallèle, et nettement plus prestigieuse, des classes préparatoires. Celles-ci permettent notamment d'éviter l'encombrement des premiers cycles universitaires, et offrent à leurs élèves un encadrement soutenu et intensif, contrastant fortement avec le libéralisme pédagogique habituel des universités, et les préparant à court terme à l'entrée aux grandes écoles, et à moyen terme aux concours de recrutement de l'enseignement secondaire (en l'occurrence le C.A.P.E.S et l'agrégation) et aussi sans doute aux autres concours. En effet, au fait que la réussite aux concours de l'enseignement secondaire est grandement conditionnée par le passage préalable dans ces classes, les normaliens des différentes E.N.S se taillant notamment la part du lion dans les premiers rangs à l'agrégation<sup>6</sup>.

A chaque type de Baccalauréat, de mention obtenue, et de sexe, correspond donc une orientation plus ou moins probable. De ce point de vue, le profil scolaire, en termes de Baccalauréat de la sociologie (qui n'est pas enseignée en tant que discipline autonome dans le secondaire, mais toujours rattachée à l'économie dans la filière dite économique et sociale), et donc son identité disciplinaire, paraît particulièrement floue, ou ambiguë, aux yeux des étudiants, ce qui se répercute d'ailleurs sur son recrutement.

### **Une souffrance scolaire aiguë**

Le fait que pour certains étudiants n'ayant pas fréquenté la filière E.S, la sociologie, comme la psychologie d'ailleurs là encore très voisine, apparaisse comme une discipline moins scolaire, ou plus exotique que d'autres disciplines enseignées dans le secondaire, comme les lettres, les langues, l'histoire ou la philosophie par exemple, n'est pas sans déterminer l'orientation de ces étudiants qui, n'ayant obtenu que des résultats médiocres dans les matières canoniques de l'enseignement secondaire, espèrent trouver dans cette discipline nouvelle pour eux un lieu plus accueillant. C'est ce que confirme cet extrait d'entretien réalisé avec une étudiante de D.E.U.G 2, fille de commerçant, qui a eu un bac L à 20 ans et au rattrapage, alors qu'elle avait 42 points de retard. L'interviewer, étudiant d'un atelier Licence, lui pose la question suivante :

*Q : « Avais-tu certains vœux au moment du Bac, avais tu envisagé quelque chose après ?*

*R : Non, pas du tout. Je ne savais absolument pas quoi faire.*

*Q : Et après les résultats du Bac ?*

*R : J'étais encore plus perdue, car je ne savais toujours pas quoi faire. Et en fait, redoubler m'aurait assez arrangé, ça m'aurait permis de plus savoir quoi faire. C'est pour ça que j'ai pris sociologie, c'est le truc qui me plaisait plus ou moins. Ça n'avait pas non plus de spécialisation spéciale, fallait pas exceller dans une matière propre pour y aller. »* Et peu plus loin, l'interviewer lui demande :

Q « *Avais-tu envisagé autre chose que la socio ?* »

R « *Non, car ailleurs dans une autre fac, il fallait vraiment être bon dans une matière. Et comme j'excelle pas spécialement dans une matière, j'ai pris ça. C'était socio ou rien.* »

Dans la suite de l'entretien, cette jeune fille explique que ses parents, niveau d'étude C.E.P et divorcés, ne pouvaient guère la conseiller. Son frère aîné, titulaire d'un Baccalauréat professionnel non plus, attendu que, comme elle le dira : « *J'étais meilleure que lui à l'école.* » Et elle conclura en disant : « *donc il n'y a pas vraiment d'ouverture à l'école dans la famille.* »<sup>7</sup>

Quand on interroge les étudiants de premier cycle de sociologie, on remarque que beaucoup se sont inscrits en sociologie par défaut. En effet, nombre d'entre eux notamment parmi les bacheliers techniques ont essayé d'entrer en I.U.T, B.T.S, ou dans des écoles du travail social, et ont été refoulés en raison de la faiblesse de leur dossier scolaire. Ainsi, une de nos interviewées, étudiante de D.E.U.G 1 et titulaire d'un Baccalauréat S.T.T obtenu à 20 ans, s'était inscrite en premier choix à la sortie du lycée à un B.T.S de conseillère en économie sociale et familiale, en second choix à l'I.U.T de carrières sociales et en troisième choix à un B.T.S de secrétariat de direction. Elle sera recalée dans les deux première écoles et refusera la dernière, qui l'avait pourtant acceptée: « *C'était juste pour voir s'ils me prendraient ou pas. C'était nul, mais bon... Et comme tout le monde avait plein de dossiers, j voulais faire un peu comme tout le monde.* » Comme le dira une autre interviewée : « *Mon dernier recours a été la fac, mon grand désespoir.* » La vocation pour la sociologie n'est donc pas vraiment très répandue au niveau du D.E.U.G de sociologie, ce qui a bien évidemment des conséquences pédagogiques.

En fait, le recrutement particulièrement populaire du D.E.U.G de sociologie, même s'il tend à s'atténuer à mesure qu'on monte dans le cursus (on trouve 36% d'enfants d'ouvriers et d'employés en D.E.U.G 1, contre 31% en D.E.U.G 2 et 20% en Maîtrise par exemple), conséquence de la politique des 80% d'une classe d'âge au Baccalauréat, fait qu'arrivent, dans cette discipline, des étudiants dont les parents, pour beaucoup, n'ont pas eu le Baccalauréat et n'ont donc pas fréquenté l'enseignement supérieur. Il se creuse ainsi un véritable fossé culturel entre parents et enfants, parfois douloureusement vécu. Ainsi Romy, une étudiante de Licence de 21 ans, titulaire d'un Bac E.S et fille d'agent de salubrité, dira : « *Mon père, quand je lui dis mes notes, c'est à peine s'il réagit.* » Thomas vingt ans, et fils de chef d'atelier, expliquera : « *J'ai tout fait pour leur expliquer ce qu'est la sociologie.* » Le recrutement de la sociologie nous paraît donc dominé tant socialement que scolairement. Ainsi, et pour l'ensemble du cursus de sociologie à Rouen, on ne compte que 9% d'étudiants ayant obtenu une mention au Baccalauréat, et 28% seulement l'ont obtenu à l'heure (c'est-à-dire sans redoublement). L'âge moyen des étudiants à cet examen s'élève d'ailleurs à 19,21 ans. Comme on peut s'y attendre, le pourcentage d'étudiants à l'heure est le plus faible en D.E.U.G 1 (23%), et culmine en D.E.A (53%). Néanmoins, il redescend ensuite à 35% en Doctorat, phénomène peut-être lié à l'aspiration des troisièmes cycles par Paris

On est donc ici très loin du recrutement des classes préparatoires, et *a fortiori* des E.N.S, et finalement à l'autre extrémité du système d'enseignement supérieur. Mais la sécheresse de ces

chiffres, ne doit pas masquer l'effet que les verdicts, le plus souvent négatifs du système scolaire, et les mécanismes de relégation associés, ont sur le moral des étudiants concernés. En effet, et à force d'être répétés, ces verdicts sont intériorisés. Ils se cumulent et finissent par conditionner le niveau d'ambition scolaire, intellectuel, professionnel, etc., comme l'estime de soi de ces étudiants. On peut ici parler d'une véritable souffrance scolaire. Bref, le moral scolaire ou intellectuel de ces étudiants est atteint d'où le côté « déprimé » des plus dominées d'entre eux, qui n'a d'ailleurs pas manqué d'affecter, voire de choquer, les étudiants de l'atelier récoltant ces récits de vie scolaire<sup>8</sup>.

Les exemples sont légion, nous n'en donnerons ici que trois. D'abord celui de Juliette, une étudiante de Maîtrise de 26 ans, titulaire d'un bac G3, salariée du commerce, ce qui ralentit d'ailleurs considérablement la réalisation de son mémoire, dont le père est commercial et la mère comptable: *« Et en G3, tous les profs des filières traditionnelles, c'est-à-dire anglais, philo, nous ont découragé de la fac en nous disant que de toute façon, c'est même pas la peine d'espérer. Tout le monde dans la classe y a eu le droit : " De toute façon, si vous allez à la fac, vous allez vous planter. Ce n'est même pas la peine d'essayer. Faites un B.T.S. De toutes façons, on vous a mis en G3, ce n'est pas pour rien. C'est que ça ne va pas. Donc surtout, n'envisagez pas des études longues." Mais moi le B.T.S, je me suis dit la barbe, donc je vais tenter la fac. Mais quoi ? Je n'avais pas le sentiment d'avoir acquis d'assez bonnes bases pour faire une fac d'éco, de langues ou littéraire et je me suis donc dit que je devais repartir à zéro en fait. Au début, je voulais faire psycho et il y avait un tronc commun, et la socio m'a davantage plu. Et je continue. Tant que ça va, je continue. (...) Enfin déjà, je pensais me planter. Car ils nous avaient tellement rabâcher les oreilles... Puis finalement, je suis passée en deuxième année et j'ai continué sans vraiment savoir ce que je voulais faire. En fait, j'ai atterri en socio par le plus grand des hasards. Et de toutes façons, si c'était à refaire, je prendrais une autre voie. »* Et un peu plus loin, cette-ci ajoute : *« Ce que je regrette, c'est suite à cette première année de ne pas avoir bifurqué sur une autre fac. D'éco par exemple. Manque de courage... Et contente de mon petit acquis, je me suis dit : c'est fait pour moi. Mais aujourd'hui, je regrette honnêtement. »*

Deuxième exemple. Parlant du lycée privé, premier de l'académie au niveau des résultats au Baccalauréat, dont elle était issue, une étudiante de D.E.U.G 2 de 23 ans titulaire d'un bac L obtenu à 20 ans et dont le père est commerçant dira : *« Les très bons élèves on les pousse en S, les nuls on les met en B. D'ailleurs moi, je ne faisais pas partie des « espoirs » du Baccalauréat. D'ailleurs on m'a pas recommandé la fac. Paraît que c'était pas pour moi, que j'étais pas assez structurée ni autonome, que j'étais trop laxiste. Résultat, j'ai eu le Bac au rattrapage, grâce aux maths. »*

Dernier exemple, Elise. Il s'agit d'une fille de salarié agricole inscrite en D.E.U.G 2 de sociologie, âgée de 23 ans et titulaire d'un Baccalauréat technique S.T.T, mention Action Communication et Commercial. A une question de l'enquêteur lui demandant jusqu'où elle comptait poursuivre ses études de sociologie, elle répondra : *« Bah là, c'est le gros dilemme. Je ne sais pas si je dois faire une Licence de sciences de l'éducation ou une Licence de sociologie, parce que je ne sais pas exactement ce que je veux faire, ce qui est vraiment un handicap et qui m'énerve énormément. Je sais pas... Si, j'aimerais travailler à l'I.N.S.E.E, faire des recherches, des études... Mais bon, ils en prennent dix par an sur toute la France. Bon il faut déjà être super*

*doué, je ne le suis pas. Je suis quelqu'un de moyen, je suis pas douée. Je travaille, mais je suis quelqu'un de moyen, je n'ai pas de grandes possibilités et tout. C'est dur... »*

A l'inverse, on peut penser que les verdicts positifs du système scolaire, les reconnaissances répétées qu'il accorde à ceux qu'il est convenu d'appeler les bons élèves, ne sont pas sans fortifier le moral de ces derniers, dont les ambitions et la volonté de puissance théorique (« *Je serai Sartre ou rien !* »), et peut-être aussi la vocation pour telle ou telle discipline, en général canonique (il suffit d'examiner le choix de la discipline d'agrégation des normaliens pour s'en convaincre) ne cessent de croître à mesure qu'ils franchissent brillamment les différentes étapes du cursus.

Sans doute faudrait-il approfondir cette question de l'effet des verdicts scolaires cumulés sur l'image et l'estime de soi des étudiants, comme sur leur niveau d'ambition. En tous cas, les étudiants d'un des deux ateliers ont remarqué que plus les étudiants interrogés étaient jeunes, c'est-à-dire avaient connu peu de redoublements, que ce soit dans le secondaire ou le supérieur d'ailleurs, et plus ils manifestaient un réel dynamisme dans leur projet professionnel ou académique, et plus leurs projections temporelles se faisaient à long terme. A l'inverse, les étudiants plus âgés paraissent vivre dans une sorte de court terme, souvent marqué par le poids des nécessités matérielles et des travaux « alimentaires » menés en parallèle afin de financer leurs études. Bref, les jeunes « plein d'avenir » comme on dit, s'opposent ici à leurs aînés, déjà marqués par leur vie scolaire et professionnelle. Comme le dit l'une d'elle, étudiante en Maîtrise de 26 ans, salariée, et titulaire d'un Baccalauréat B obtenu à 20 ans: «*Faire un D.E.A, thèse et compagnie, ça repousse le monde du travail très loin. Et j'arrive à un âge où il faudrait que je me mette à travailler un jour quand même. (...) Je crois qu'en socio, on est un peu coincé : il faut aller vraiment jusqu'au bout pour travailler dans le domaine où on a suivi nos études. Mais je ne sais pas si les débouchés sont très importants.* »<sup>9</sup>

## **Des projets professionnels différenciés**

Nous avons approfondi la question des projets professionnels en lançant une enquête, par voie de questionnaires, auprès des étudiants de D.E.U.G 1 présents en cours. Tout d'abord, et contrairement au préjugé couramment répandu, on remarque que la plupart ont quand même une idée assez précise. En effet, le taux de non-réponse à cette question n'est que de 17% Et si l'on examine de plus près ces non réponses, on remarque que ce sont surtout des enfants d'inactifs, retraités, chômeurs, alors que ceux de cadres supérieurs, professions libérales ne sont que 12% à n'avoir pas répondu à cette question. Manifestement, il existe un lien entre les projections professionnelles et temporelles des étudiants, ou mieux l'amplitude de celles-ci, et leur origine sociale, qui est elle même plus ou moins associée à un type de trajectoire scolaire (série de Baccalauréat, âge à celui-ci, etc.).

Examinant les réponses de l'ensemble des étudiants, on remarque que 33% veulent devenir éducateurs et 14% assistants sociaux. En fait, et pour plus de 45% des étudiants de D.E.U.G 1, la sociologie est d'abord une propédeutique aux écoles du travail social. Comme

l'indique une enquête similaire menée parallèlement en psychologie, cette dernière joue à peu près le même rôle pour ses étudiants de D.E.U.G. Et de fait, ces deux disciplines sont enseignées dans les écoles du travail social. Par ailleurs nous avons été étonnés, et agréablement surpris, de constater que 11% des étudiants interrogés souhaitaient devenir chercheurs en sciences humaines, ce qui montre que la sociologie (mais aussi l'anthropologie également citée) parvient encore à susciter des vocations précoces, et qu'on espère positives, et ce malgré l'utilitarisme ambiant favorisé notamment par l'importance du chômage des jeunes, et plus spécialement des moins diplômés d'entre eux. Au demeurant, les étudiants souhaitant devenir chercheur sont d'origine sociale plus élevée que leurs camarades et ont généralement eu leur Baccalauréat à l'heure, c'est-à-dire à 18 ans. A l'inverse, ceux qui souhaitent devenir travailleur social, infirmiers, sont plus souvent enfants d'ouvriers non qualifiés, de retraités, d'inactifs ou de chômeurs. En fait, il nous semble que le recrutement essentiellement féminin de la sociologie, comme son recrutement scolaire plutôt bas, ne sont pas sans déterminer *a priori* les visées professionnelles des étudiants, qui s'orienteront d'abord vers les professions les plus féminisées du monde du travail (travailleurs sociaux, mais aussi enseignants du primaire) et ne réclamant pas un niveau scolaire trop élevé.

Si les concours de recrutement de l'enseignement secondaire, et plus particulièrement le C.A.P.E.S dans les années fastes, peuvent capter une proportion non négligeable de boursiers d'origine populaire scolairement méritants, c'est-à-dire ayant connu une trajectoire scolaire plus haute que leurs camarades de même origine<sup>10</sup>, on peut penser que toutes les professions en rapport avec le travail sanitaire et social, les enfants, bref « l'humanitaire »<sup>11</sup> comme disent les étudiants sur leurs questionnaires, offrent des débouchés moins improbables à ces derniers. Il est d'ailleurs frappant de constater comment, lorsque ces étudiants parlent de leur projets professionnels, on retrouve souvent toute une dimension altruiste dans leur discours, où il s'agit d'abord d'aider les autres, de soulager la misère du monde, ou de s'occuper d'enfants. C'est un peu comme si la fonction réparatrice, ou maternelle, était d'abord mise en avant. Beaucoup d'étudiants de D.E.U.G 1 par exemple, et il s'agit bien sûr le plus souvent de femmes, veulent s'occuper d'enfants, handicapés notamment, que ce soit en tant qu'animatrice, éducatrice, assistante sociale, orthophoniste, institutrice, psychologue pour enfant, psychologue scolaire, etc. Et on remarque d'ailleurs que c'est déjà souvent ce que font leur mère, mais en tant qu'assistante maternelle par exemple (déclarée ou non...). On peut aussi se demander si cette vocation altruiste, ou réparatrice, ne peut être rapprochée de la trajectoire scolaire, plutôt malheureuse, que beaucoup d'entre elles ont connue. De même l'oblation de soi, fréquemment mise en avant dans les discours, n'est pas sans renvoyer aux rôles sociaux tels qu'ils sont sexuellement constitués et transmis de génération en génération.

L'entretien avec Delphine, une étudiante de D.E.U.G 1 de 21 ans titulaire d'un Baccalauréat S.T.T, en offre un bon exemple. Comme elle dit : « *moi déjà, il me fallait un métier dans le social, il fallait que j'apporte quelque chose. Faut que j'aide les autres, c'est mon truc. (...) je trouve ça magnifique de pouvoir faire quelque chose pour les autres, au moins ça donne sens à ta vie.* » En tous cas, la vocation pour la sociologie en tant que discipline intellectuelle n'est pas vraiment très répandue au niveau du D.E.U.G de sociologie, et il faut monter jusqu'au D.E.A/Doctorat, pour commencer à rencontrer une majorité d'étudiants entrant dans l'*illusio* sociologique, et commençant donc à jouer au sociologue.

En fait, ce qui préoccupe avant tout les étudiants de D.E.U.G, Licence, et souvent aussi de Maîtrise, qui rappelons-le forment l'essentiel de la population dans cette discipline, c'est surtout nous semble-t-il, le fait d'arriver à un niveau comme ils disent, « Bac plus trois », ou « Bac plus quatre », leur permettant notamment de se présenter aux concours de la fonction publique. Ainsi en Maîtrise, certains étudiants sont inscrits à ce diplôme uniquement pour achever leur Licence<sup>12</sup>. Comme le dit l'un d'eux, âgé de 28 ans et titulaire d'un Baccalauréat G3 obtenu 20 ans : « *Ce que je veux, c'est avoir mon point de Licence et tenter tous les concours possibles. La Maîtrise si je l'ai, tant mieux. Si je l'ai pas, je crois que... Parce que la recherche, c'est pas la peine. Et un peu plus loin, celui ajoute : « C'est bien d'être chercheur, de t'éclater sur un sujet. Tu trouves des conclusions. Mais ça ne sert à rien en fait, ça n'améliorera la vie de personne. C'est un peu du flan quoi.* »<sup>13</sup> La sociologie est donc plus vécue comme un moyen pour accéder à autre chose (un travail dans les professions intermédiaires par exemple, ou dans l'humanitaire et la communication), ou un moyen pas trop coûteux (on retrouve ici le thème de la sociologie comme discipline « facile », car traitant d'objets accessibles à tous) pour obtenir un certain niveau de diplôme, que comme une fin en soi. Bref, et le moins qu'on puisse dire, c'est que ces étudiants, pour des raisons socialement et scolairement déterminées, ne sont pas des tenants de la sociologie pour la sociologie, ou de l'art pour l'art.

Peu d'entre eux d'ailleurs s'identifient à l'image du chercheur, ou de l'intellectuel. Cela leur paraît, pour beaucoup, bien au delà de leurs capacités. Ceci est particulièrement visible quand on les interroge sur leurs pratiques de lectures. Ainsi, une centaine d'étudiants de première année, interrogés à ce sujet par leurs camarades de Licence, déclarent lire d'abord les auteurs suivants : Stephen King (16 citations), Zola (11 citations), suivi il est vrai de Durkheim (9 citations), talonné de près ici par Mary Higgins Clark (8 citations), elle même rattrapée par Stendhal (8), lui même suivi par Agatha Christie (6), Molière, Maupassant et Bourdieu (5). Après la littérature de gare, qui prédomine largement, on retrouve la littérature prescrite, qu'elle soit scolaire ou universitaire. Le témoignage d'un étudiant inscrit en Maîtrise, titulaire d'un bac G2 obtenu à 20 ans, et passé préalablement par un B.T.S de communication, montre aussi que les préférences sociologiques des étudiants ne sont pas très affirmées :

*Q : « As-tu des auteurs préférés en socio ? »*

*R : Pas franchement. Pour dire que j'ai un auteur préféré il aurait fallu que je lise beaucoup de livres. Or on lit toujours des petits bouts. »*

### **Alors, « Que faire ? »**

Après ce tableau, qui paraîtra peut être déprimant à certains, nous aborderons pour finir la question de la pratique pédagogique. En effet, que faire en tant qu'enseignant ? Confronté à des besoins et demandes auxquels, en raison de sa formation, du volume de moyens disponibles, comme de la mission d'enseignant chercheur qui lui est assignée, il est finalement peu préparé à répondre, l'enseignant de sociologie, s'il ne se réfugie pas dans une forme de « laisser faire

pédagogique » bien propre à renforcer les inégalités préexistantes vis-à-vis de la culture savante, ne peut que s'interroger et tenter de mobiliser sa discipline afin d'inventer une pratique pédagogique adaptée.

Il nous semble qu'une des chances de la sociologie, est qu'elle est à la fois une discipline théorique et pratique, ce qui la distingue notamment des disciplines canoniques dominantes. C'est-à-dire que pour faire de la sociologie correctement, il faut déjà disposer d'un certain capital scientifique, ou lettré. Il faut donc connaître les auteurs, la tradition, les bibliographies, et avoir des capacités de rédaction, autant de choses que le système scolaire et universitaire prend traditionnellement plus ou moins en charge. En effet, et si l'on s'intéresse à l'apprentissage de l'écriture scientifique, on peut se demander, au regard des difficultés que beaucoup rencontrent tant au niveau de la rédaction des mémoires et thèses, que de celles des articles et livres, si le système universitaire prend réellement en charge ce problème (le « rewriting hard » paraît en effet souvent nécessaire).

Mais ce n'est pas tout. En effet en sociologie, il faut aussi savoir opérationnaliser, c'est-à-dire mettre en pratique ce savoir. Bref, et pour dire les choses autrement : la sociologie n'est pas qu'un simple discours sur le monde social, ou les faits de société, c'est aussi une pratique empirique. A ce moment, on est dans le registre de la méthodologie de la recherche. Mais pas seulement. En effet, quand le sociologue va sur le « terrain » comme on dit, il mobilise certes une méthodologie ajustée à son objet, mais il y va aussi avec son corps (ce qu'ont bien remarqué les anthropologues ayant affaire à des civilisations, mais aussi des climats, des nourritures, etc., très différents des nôtres...) et toutes ses dispositions, qui sont à la fois socialement et scolairement constituées. Il y va donc avec son habitus, qui est le produit de toute son histoire antérieure. Bref, et de même qu'il mobilise, sans en avoir forcément conscience, des auteurs, des traditions conceptuelles, en un mot une bibliographie à l'état incorporé, il mobilise aussi, et sans en être clairement conscient là aussi, des dispositions qui feront que, par exemple : il saura susciter ou non une forme de sympathie, ou de rapport de confiance, avec les enquêtés, qui se révéleront plus ou moins coopérants. Or ces dispositions là, ne sont pas vraiment travaillées par le système scolaire, qui tend généralement, dans une logique d'accumulation du capital lettré, - au demeurant mieux ajustée aux exigences des examens et des concours, à favoriser des dispositions individualistes (car produites dans et par la compétition scolaire), qu'on pourrait qualifier de scolastiques, parce que produites et développées en rupture d'avec le monde profane, la vie sociale, qui sont justement le pain quotidien du sociologue.

Le cadre théorique étant posé, nous voulons maintenant pour conclure faire trois remarques tirées de notre pratique d'enseignant. La première est la suivante. En effet, et dans le cadre des ateliers évoqués plus haut, nous avons remarqué à quel point les étudiants avaient du mal à mobiliser pratiquement les outils et concepts sociologiques, que nos cours leur transmettent pourtant avec abondance. Cela est particulièrement visible quand ils font une observation, ou un entretien. En effet, ils réussissent très rarement à mobiliser ces concepts pour construire l'objet étudié. C'est un peu comme si la sociologie et ses concepts étaient d'un côté, et leur vie de tous les jours, leur sensibilité, de l'autre. Comme si finalement la sociologie, qui est pourtant censée parler d'eux-mêmes et du monde qui les entoure, n'était qu'une matière destinée à remplir des dissertations et à répondre aux exigences des examens et des concours. Comme ils

le disent souvent à propos de l'enseignement sociologique: « C'est trop théorique. » Il y a là un rapport au savoir, typiquement scolastique, et qui se révèle particulièrement difficile à faire bouger.

A l'inverse, le rapport au savoir sociologique de certains étudiants (notamment ceux issus de la formation continue, en général plus âgés et ayant déjà une certaine expérience professionnelle) a quelque chose de moins scolastique. En effet, ils importent souvent dans le monde académique des demandes de type manageriale, ou entrepreneuriale. Bref, leur rapport au savoir est certes intéressé, et à ce titre actif, mais dominé par des impératifs pratiques, immédiats, à visée directement instrumentale, qui viennent quelque peu borner leur horizon, comme leur curiosité (d'où l'anti-théoricisme de certains, qui peut aussi être compris comme un écho de l'anti intellectuelisme de nombre de « décideurs », et comme une expression de leur complexe intellectuel vis-à-vis des étudiants de formation initiale)<sup>14</sup>. En ce sens, la sociologie ne saurait se réduire à un placage positiviste et mécanique des techniques propres à cette discipline (questionnaires, grilles, entretiens...), ainsi que le voudraient parfois des étudiants pressés désireux *"de dépasser le niveau théorique"* et souhaitant répondre au plus près à la demande manageriale. Un enseignement sociologique complet doit donc à la fois résister à la dérive scolastique, comme à la *"demande sociale"*. Il s'agit donc bien ici de faire, en un même mouvement, de la théorie et de la pratique et d'arriver à transmettre cette posture, ou mieux ce « métier de sociologue », à nos étudiants.

La seconde remarque est la suivante. Nous avons été frappés de constater comment certains étudiants, qui n'étaient manifestement pas des champions de la dissertation ou de l'expression écrite, pouvaient réaliser des observations ou entretiens, d'une grande qualité, même si le niveau de conceptualisation n'était pas très élevé (à ce titre, on pourrait dire qu'ils ne voient pas vraiment leur travail, c'est-à-dire qu'ils ne peuvent guère l'évaluer). A ce moment, ces étudiants ne mobilisaient pas vraiment leur cours de méthodologie, mais des dispositions, une sensibilité, une forme de tact, etc., qui n'avaient pas grand chose à voir avec l'enseignement académique. Et c'est ici que nous retrouvons les dispositions pratiques évoquées plus haut et dont nous pensons qu'elles font aussi partie du métier de sociologue, même si elles s'avèrent, justement, difficiles à transmettre. Comment enseigner une pratique, un métier, si ce n'est au travers d'une pratique, ou d'un faire ensemble ? Ce qui suppose alors une toute autre forme de pédagogie<sup>15</sup>.

Ceci nous conduit à notre troisième remarque. Face aux entretiens et observations de qualité réalisés par les étudiants, mais généralement sous exploités par eux, notre réaction a été la suivante. Nous avons cité publiquement de longs passages de leurs travaux lors des cours, et ce en les commentant, de façon à leur faire toucher du doigt le caractère opérationnel de la théorie, ou de certains concepts sociologiques<sup>16</sup>. Le profit ici nous paraît double. D'une part, nous relions l'expérience pratique des étudiants, leur vécu ou leur sensibilité, à la théorie. D'autre part, nous avons découvert à quel point le fait de renvoyer une image positive de leur travail aux étudiants, bref de les renarcissiser comme disent les psychologues, pouvait avoir un effet bénéfique sur leur moral et les faire entrer dans un cycle de travail, enrichissant pour eux comme pour nous.

Pour finir, nous ferons l'éloge du travail pédagogique en petits groupes, ainsi que de l'interactivité entre enseignant et enseigné, mais aussi entre enseignés eux-mêmes, qui ont beaucoup à apprendre mutuellement les uns des autres<sup>17</sup>. Cette pédagogie a certes le défaut d'être assez coûteuse, puisqu'elle réclame un meilleur taux d'encadrement des étudiants, ainsi qu'un degré d'implication élevé, tant chez l'enseignant que chez les enseignés. Mais vu le profil de notre public, nous ne voyons pas vraiment d'autres méthodes possibles. D'un autre côté, on peut penser que ce qui fonde la pérennité de l'enseignement traditionnel, plus distancié et ex cathedra, et dont le summum est sans conteste le cours magistral en amphithéâtre, c'est sans doute le fait qu'il soit particulièrement économique pour les uns comme pour les autres, même s'il s'avère finalement pédagogiquement passablement désastreux pour les étudiants « massifiés » et réduits à l'état de copies anonymes.

---

<sup>1</sup> Qui a fait l'objet d'une première communication orale lors d'une journée organisée par la Société Française de Sociologie le 3/06/98 à l'Ecole Normale Supérieure et portant sur « L'enseignement de la sociologie ». Un rapport intitulé : Les étudiants en sociologie de l'université de Rouen, Premier aperçu, rédigé par les auteurs de l'article et d'où proviennent la plupart des données statistiques mobilisées ici, a déjà été diffusé en mai 1998 auprès des principaux départements de sociologie de France afin de mettre sur pied un réseau d'échanges scientifiques.

<sup>2</sup> Les entretiens rapportés ici ont été réalisés en 1997/1998 par les étudiants dont les noms suivent : Boillet.B, Cart-Grandjean. S, Coutey.G, Dick.V, Goetz.Y, Langler.S, Lemmonier.V, Palle.C, Quesnel.B, Van Loyen.V, Wojtowicz.F. L'enquête sur les pratiques de lecture a été conduite par : B.Aoune, E.Bellanger, A.Bidois, G.Douay, E.Evreux, F.Fernandez, C.Gouach, A.Goumy, D.Guignon, E.Lefevre, F.Mathieu, Ch.Morillon, Ch.Simon, D.Vincent. Nous les remercions vivement pour leur collaboration.

<sup>3</sup> Contrairement à ce qu'on remarque au département de sociologie de Paris 8 pour l'année scolaire 1997/1998 (20% d'hommes en D.E.U.G, 26% en Licence, 36% en Maîtrise, 55% en D.E.A et 49% en Doctorat), le public de Rouen ne semble pas se masculiniser à mesure qu'on monte dans le cursus. Néanmoins, on remarque à Rouen que la Licence mention économie (47%), les D.E.S.S (53%) et le Doctorat (48%) sont les années comptant la plus forte proportion d'hommes.

<sup>4</sup> En 1996/1997 et pour la France entière, le pourcentage de filles en Terminale L était de 81,2%, en E.S 60,3% et en S 41,9% (Source : Repères et Références Statistiques, D.E.P, édition 1997, p 101).

<sup>5</sup> La sociologie se trouve donc placée en concurrence avec le Droit, l'A.E.S et les sciences économiques, pour l'accueil des bacheliers économiques, en premier comme en second cycle. Ainsi, on compte plus de 50% de Baccalauréats économique et social en Licence de sociologie à l'université de Rouen, lesquels se concentrent d'ailleurs plus particulièrement dans la Licence mention économie (71%), souvent perçue comme une préparation aux concours de l'enseignement. Mais ce taux tend à décroître ensuite en Maîtrise, D.E.A et Doctorat.

<sup>6</sup> L'agrégation tend ainsi à jouer le rôle de « concours de sortie » pour les normaliens. A propos de l'agrégation de sciences sociales, on pourra lire l'article de S.Beaud « L'agrégation de sciences sociales : un bilan critique et quelques propositions en guise d'invitation au débat », Documents pour l'Enseignement Economique et Social, n 107, mars 1997, p 10 à 22.

<sup>7</sup> Parlant de son orientation post Baccalauréat, une étudiante de Maîtrise expliquera : « *Quand j'en ai parlé à mes parents, ils s'en fichaient. C'était : « Ah tu vas à la Fac. C'est déjà bien ! »* »

<sup>8</sup> Parlant des étudiants de Maîtrise « scolairement déprimés » qu'elle avait interviewés, une étudiante de Licence qui compte faire une Maîtrise l'an prochain dira : « *Au moins, on sait ce qu'on a pas envie de devenir !* »

<sup>9</sup> Le profil d'étudiant, plus âgé et salarié, évoqué ici est à distinguer de celui des étudiants en formation continue, ou en reprise d'études, dont le profil, comme les aspirations, sont très différents de ceux de leurs camarades.

<sup>10</sup> Néanmoins, il serait intéressant de connaître la proportion de sociologues et d'économistes chez les certifiés et agrégés. Mais cette question est peut-être d'un intérêt tout relatif, si l'on pense que la majorité des lauréats sont d'anciens khâgneux, ayant de surcroît reçus une formation pluridisciplinaire en khâgne (et non monodisciplinaire comme les étudiants d'université).

<sup>11</sup> La vogue contemporaine pour « l'humanitaire » paraît avoir remplacé l'engagement politique, important chez les étudiants en sociologie des années 1970. On peut aussi la relier à la féminisation contemporaine de la discipline. En effet, et comme cela a déjà été souligné plus haut, la politique est aujourd'hui encore un domaine essentiellement réservé aux hommes.

<sup>12</sup> En 1996/1997, le nombre de Maîtrises délivrées au département de sociologie de Rouen s'élevait à 23 et celui des inscrits à ce diplôme à 96.

<sup>13</sup> Parlant de la profession de sociologue, une étudiante salariée de Maîtrise de 26 ans dira : « *Je pense aussi que c'est une profession qui a tendance à être un peu démagogue, elle est un peu rongée de l'intérieur. Du moins quand on entend le discours de certains profs, j'ai l'impression qu'ils vivent un peu en autarcie.* »

<sup>14</sup> On peut d'ailleurs se demander si une des manières les plus profitables d'entrer en sociologie, ne serait pas d'y arriver avec un questionnement initial, bref avec un « vécu » préalable, lui même lié à un type de trajectoire académique, sociale ou professionnelle plus ou moins atypique, à l'origine d'une forme d'aperception sociologique. Un tel détour initial permettrait en quelque sorte de réaliser, au sens fort, la culture sociologique en y important notamment ce genre de questionnement. Cela dit, il est peut être nécessaire de rappeler ici que la « vie » ne suffit pas non plus à elle seule pour faire œuvre scientifique, et qu'elle ne saurait pallier à l'absence de formation théorique. En fait, et pour être plus réaliste, une telle réflexion mériterait d'être prolongée par une étude de la diversité du recrutement de la sociologie au niveau du troisième cycle, comme chez les enseignants du supérieur, étude qui fera l'objet d'un prochain article.

<sup>15</sup> Par comparaison, on peut évoquer ici la misère du rapport pédagogique habituel qui culmine dérisoirement dans l'attribution d'une note en fin d'année (quel feedback mutuellement enrichissant !). Il est manifeste que les fonctions politiques et sociales de l'enseignement (sélection, hiérarchisation, classement scolaire, professionnel et finalement social), que les pédagogues purs ont souvent tendance à oublier dans leurs raisonnements, conditionnent fortement le rapport pédagogique.

<sup>16</sup> De même, la pratique du « rewriting » plus ou moins « hard » des travaux étudiants qui, au travers des multiples allers et retours de leurs textes, apprennent à la fois à écrire plus clairement et à mieux savoir ce qu'ils veulent dire, nous paraît particulièrement bénéfique sur un plan pédagogique. Du reste, c'est une chose que nous avons nous-mêmes appris en tant qu'apprenti chercheur (et que nous continuons toujours d'apprendre...) au travers des multiples allers retours de nos articles pour les revues sociologiques.

<sup>17</sup> En raison de l'absence de certaines censures liées au statut, et donc au rapport de pouvoir existant entre enseignant et enseigné, nous pensons que les étudiants, et ce notamment au travers des pratiques de recherches collectives qu'il faudrait développer plus avant et de manière plus systématique, peuvent s'apprendre mutuellement une foule de choses. Du reste, et comme beaucoup de remarques précédentes, ceci est valable aussi pour les enseignants entre eux. En fait, la tradition pédagogique

---

individualiste (que le meilleur gagne !) qui fonde notre enseignement ne favorise pas, c'est le moins qu'on puisse dire, l'avènement d'une cité scientifique où régnerait la communication rationnelle.